

# Prix Don Quichotte

Concours de la nouvelle francophone

## LAUREATS 2017

Thème Parenthèse(s)



**L'autre moitié de la parenthèse**

Frédérique Trigodet

**PRESIDENTE DU JURY**



Frédérique Trigodet

**Présidente du jury**



# L'AUTRE MOITIE DE LA PARENTHÈSE

Le soleil paraît se cramponner au sommet de la colline, avant d'être avalé par le rideau crénelé des arbres. J'entends les feuilles du frêne vibrer dans l'air lourd du soir. Mon regard délaisse le paysage pour contempler la photo. J'aspire une bouffée de ma cigarette roulée en pensant à Mami-cha. Du bout des doigts, je frôle la toile cirée poisseuse et tiède. Une sensation arrachée à mon enfance, un geste au goût de café au lait et de confiture de rhubarbe.

La fenêtre laisse entrer le silence habité de la nature. La maison savoure son isolement préservé, sa solitude heureuse au cœur de cette campagne vidée de ses habitants. Une mouche découpe le soir en morceaux, de son vol vibrant et étrangement géométrique. Assis à la table de la cuisine, je la regarde danser sous le néon éteint, en prenant le temps de ne pas faire grand chose. La journée a été bien remplie.

Les autres sont repartis.

J'ai voulu rester pour m'offrir l'une de ces parenthèses qui me sont devenues nécessaires. Juste quelques temps loin du stress et de la fureur. Même si mes proches pensent que je me planque dans ma campagne, mes séjours à La Crapaudière n'ont rien d'une fuite. Je me contente de retourner vers ce que j'aime. Je m'autorise des échappées. Rien à voir avec le besoin de renouer avec mes racines : elles se sont naturellement emmêlées à ma vie d'adulte.



Ma femme, mes amis, et mêmes mes gosses, me voient comme un es-pèce d'ermite asocial. Mais je n'aspire qu'à un peu de tranquillité. Il est vrai que je ressens parfois le désir de suspendre le quotidien, de zapper la routine abêtissante du boulot, d'oublier les rendez-vous, les heures, les réveils et la peur de la procrastination... J'ai besoin d'être simplement. De vivre où j'en ai envie, comme j'en ai envie. Il paraît que ce n'est pas à la mode.

Mais aujourd'hui, c'est une autre raison m'a amené jusqu'ici : je suis venu dire au revoir à Mamicha. Une seconde fois.

La photo est en noir et blanc. Toute en lumière et en contrastes.

Le feuillage d'un arbre au tronc noueux se découpe sur un pan de ciel. Il est de ceux qui ont su trouver leur place, qui sont parvenus à imposer leur présence muette au fil des années et des décennies. Un autre, plus jeune, moins bravache, tient compagnie à l'ancêtre. Son tronc à l'écorce légère et fraîche a poussé en biais. On dirait que les deux arbres se murmurent des secrets à l'oreille. « *Ce sont des bêtres. Comme nous, mais avec un « h » en plus* », aurait précisé Mamicha, de sa voix grave et généreuse.

On aperçoit sur la droite un morceau de maison coupé par le bord de la photo. Quelques tuiles sur un coin de toit. Une tranche de mur trouée par la pénombre rectangulaire d'une fenêtre aux volets écaillés. Juste en dessous, un papillon de crépi est tombé de la façade, laissant entrevoir quelques pierres mêlées de mortier. Cette tâche en forme de grand paon de nuit, dessiné en creux dans le mur, m'a toujours fasciné. Enfant, je



pensais que c'était une ouverture vers un autre monde. Je ne suis pas sûr de ne plus y croire aujourd'hui.

Entre les deux troncs est accroché un hamac. Sous une épaisse branche tortueuse du vieux hêtre, une balançoire vide. Ma balançoire, qui paraît tanguer comme si je venais d'en sauter pour courir prendre la photo. Se balancer, prendre son élan et m'élancer comme si je volais... Je ressens encore la sensation de mon corps qui retombe lourdement sur le sol, puis ma déception de ne pas aller plus haut et plus loin.

Je plisse les yeux afin de poursuivre l'exploration de cette photo que je connais par cœur. Dans l'immense hamac blanc, dans lequel nous regardions tous les deux la nuit arriver et les étoiles s'allumer, Mamicha en occupée à lire : l'une de ses jambes dépasse du grand pan de tissu et elle tient l'ouvrage à bout de bras. Ses mains, plus sombres, se découpent sur la couverture pâle. En fixant la tâche claire du tissu, je devine la forme de sa tête et de son corps, par transparence.

Le jour est simplement beau et heureux. La lumière crue de l'été redessine tout : l'arête du toit, la cime des arbres, la clôture du pré, le barbelé et l'herbe sèche, les coteaux, les doigts bruni de soleil de Mamicha... Même si le paysage déborde de la photo, ma mémoire est capable de reconstruire le décor entier de cette journée. Celui du cadre plus vaste de mes yeux qui, comme le soleil, essayaient parfois de dépasser les collines. En contemplant le cliché, cette seconde volée au temps, je peux revivre



l'épisode de ce jour où il ne s'était rien passé de précis. Je garde en moi des heures entières de ma vie de petit garçon. C'est mon trésor, ma richesse. Je ne me suis pas oublié en devenant adulte.

J'entends encore le hamac de Mamicha se balancer au son des grillons. Le tissu qui crisse contre l'écorce et le tapotement du pied nu sur le sol pour relancer le bercement. Ces bruits ont si souvent rythmé mes jours de vacances... Ce matin là particulièrement, celui de la photo : Mamicha m'avait raconté, entre deux élans donnés à ma balançoire, l'histoire du vieux hêtre qui tirerait un jour sa révérence. Alors, j'avais voulu le prendre en photo. Je n'avais pas encore compris qu'un jour Mamicha partirait elle aussi.

Ma grand-mère adorait l'été. Et moi, j'adorais Mamicha.

J'ai passé tous mes mois de juillet et d'août à La Crapaudière, jusqu'à l'âge de treize ans. J'y étais accueilli à bras ouvert. Je détestais quand la brise et le ciel prenaient des airs de septembre, ce qui signifiait un retour à la vie organisée, découpée en tranches horaires. À l'adolescence, mes parents avaient fini par se décider à m'emmener en vacances sur la Côte Sauvage, dans un grande villa où je me perdais. Cette période n'avait pas duré longtemps : j'avais rapidement atterri en colonie. Je crois que mon père et ma mère ne supportaient pas de m'avoir longtemps auprès d'eux. S'occuper de leur enfant unique était trop contraignant ou trop ennuyeux. Les séjours en colo, c'était pour me sociabiliser. Je n'étais pas un adolescent bavard, ni très expressif. Je ne souhaitais déjà qu'une chose :



qu'on me foute la paix.

La vie chez Mamicha était très libre. J'adorais le rythme décousu de nos journées. Nous nous fichions des horloges et des heures de repas. Parfois, le déjeuner tombait à onze heures du matin et le goûter à dix-huit heures passées. Certains jours, nous nous levions aux aurores pour nous promener et quand il faisait trop chaud, nous allions le soir nous tremper dans un ruisseau à un kilomètre de là. Le dîner se prenait au gré de nos humeurs et de nos balades, lorsque nos estomacs se rappelaient à nous : je mangeais un reste de soupe ou grignotais un morceau de fromage, accompagné d'une pomme, avant de filer au lit.

Ma grand-mère habitait seule, sans homme, dans son coin perdu de campagne. Au bout d'une route, au milieu de prés et de quelques champs de céréales, la maison était vraiment paumée. Mamicha avait fait installer l'électricité au milieu des années soixante-dix. Une salle de bain avait été construite dans un cabanon à l'extérieur, l'été avant mon entrée en CE1. On oubliait vite l'effervescence des années quatre-vingt là-bas. La télé en noir et blanc prenait la poussière. Les araignées avait décoré son écran de fines dentelles que je n'osais détruire, tant je les trouvais belles.

Dans la R5 de Mamicha, il fallait seulement un quart d'heure pour rejoindre le village. Sur un chemin de terre troué de nids de poules d'abord, puis sur des routes étroites bordées d'herbe haute, où la petite voiture bleu nuit, couleur gendarmerie, filait comme un bolide. Mamicha ne respectait pas les limitations de vitesse et elle fumait comme un pom-



pier en conduisant. Arrivée au bourg, autour de la place de l'église, nous retrouvions la pharmacie, le bureau de poste, le boucher, le bar-tabac-presse-épicerie. Il y avait aussi un potier-boulangier.

D'ailleurs, en regardant la photo, un observateur attentif distinguera sur la table de jardin, l'un de ces affreux cendriers que fabriquait Joël, notre boulangier artiste, un vieil ami de ma grand-mère. Peut-être même son amant... Je ne lui ai jamais posé la question, cela ne me regardait pas. C'était grâce à lui qu'elle avait trouvé La Crapaudière, nichée dans son vallon. Elle avait acheté la maison pour une bouchée de pain, puis s'y était définitivement installée après le décès de mon grand-père. Papi avait été victime d'une crise cardiaque à quarante-sept ans.

Mamicha vivait de pas grand chose. Cela lui suffisait. Avoir un toit au-dessus de la tête, un jardin et un poulailler, c'était essentiel pour elle. Mes visites la rendaient heureuse. Tant qu'elle avait de quoi manger, la santé et son petit-fils à ses côtés, la vie lui convenait.

La photo est en noir et blanc. Pourtant, à chaque fois que je la contemple, j'ai le sentiment de voir renaître les couleurs de chaque chose. Celle du morceau de ciel, accroché au-dessus de la cime de l'arbre. Le vert des feuilles, le rouge écaillé des volets, le jaune usé des cordes de la balançoire, l'orange des tuiles... Je sens encore la chaleur du soleil sur ma nuque et l'ombre fraîche des arbres sur mes bras.

En fait, peu de choses ont changé ici. Je n'ai pas apporté beaucoup de





modifications à la maison. Les volets et les tuiles ont été remplacées. L'électricité a été mise aux normes. J'ai repeint quelques pièces, nettoyé à fond les tomettes... J'ai créé une salle de bain dans la maison, à la place de la vieille buanderie, pour Hélène et les enfants. Je reste le seul à utiliser la salle d'eau du cabanon extérieur. Je n'ai pas changé grand chose : je n'ai cassé aucun mur pour agrandir les pièces, ni installé de véranda, de baie vitrée ou de cuisine intégrée (malgré les demandes insistantes d'Hélène). J'aime l'ordre simple du lieu, la distribution des pièces que j'ai conservée comme un repère. Ici, c'est chez moi. J'y passe plus de temps que le reste de ma famille, au point qu'ils se moquent de moi en disant que je vais finir seul dans cette baraque, comme un vieil ours. Eux préfèrent notre « cinq-pièces » moderne, situé à une centaine de kilomètres de là dans une zone pavillonnaire de la banlieue de Limoges. Nous n'avons décidément pas le même point de vue sur la vie.

D'ailleurs, je crois qu'ils n'ont pas compris mon acharnement depuis deux jours. Mes proches n'ont pas fait beaucoup d'efforts pour comprendre mon désir d'être présent et de bien faire, mon besoin de prendre le temps... Je ne voulais pas qu'il souffre et qu'il parte sans que je sois là. Lui et moi étions liés. J'étais le seul à pouvoir gérer sa fin de vie. J'ai toujours eu le sentiment qu'il appartenait à la famille. Il faut dire qu'il a fait partie de mon existence pendant si longtemps qu'il était devenu un ami pour Mamicha et moi. Le voir mourir ainsi, c'était comme laisser partir ma grand-mère une seconde fois. Seul face à la fin.



Je pose la photo en noir et blanc sur la table. Elle est comme une tâche brillante dans la lumière faiblissante de ce début de soirée. Hélène et les enfants sont repartis et moi, je suis resté. Un week-end au grand air, ça leur suffit. Moi, je pourrais passer ici le reste de ma vie. Mon paquet de tabac est presque vide. Je tapote la cendre du mégot éteint contre le bord du cendrier, identique à celui de la photo, certainement le même. L'une de ces affreuses choses, incassables et inclassables, que fabriquaient Joël. À présent, ses doigts sont plein d'arthrose à force d'avoir pétri le pain et la terre.

J'attends le retour du vieux boulanger-potier en dégustant une bière. Il m'a dit qu'il repasserait tout à l'heure, avec un réserve de tabac, de pain et de saucisson, pour boire un coup en l'honneur du vieux hêtre. L'arbre a fini par tomber sous mes coups de hache et en douceur grâce aux conseils de Joël. Il était si malade qu'une tempête aurait fini par le faire tomber sur le toit, en emportant peut-être son camarade. Demain, nous finirons de ranger les bûches et le petit bois dans l'appentis.

Le vieux hêtre, si fort, si sage, est tombé. Vingt ans après ma grand-mère. Emporté comme elle par la maladie. Même les vies simples finissent par nous avoir finalement.



Sur la photo en noir et blanc, deux arbres se chuchotent des secrets à l'oreille. Ils sont comme des parenthèses qui encadrent le hamac de Mamicha. Des parenthèses qui ont longtemps encadré mon enfance et qui m'ont fait tenir debout. J'ai toujours pensé qu'ils nous représentaient ma grand-mère et moi. Je suis resté le plus petit et le plus jeune, un peu de biais, cabossé par une société qui ne lui convient pas tout à fait.

Dans le jardin, une place s'est libérée. Demain avec Joël, nous planterons un arbre fruitier aux côtés du hêtre. En attendant que le jeune pommier s'épanouisse, je suis le seul à pouvoir tenir compagnie à l'arbre biscornu. Je ne retournerai peut-être pas dans le pavillon de banlieue qui ne me ressemble pas. Je suis devenu l'autre morceau de cette parenthèse qui contient mon enfance. Je vais rester chez moi.



## MEDIATHEQUE JACQUES-BAUMEL

15-21 Boulevard Foch - 92500 RUEIL-MALMAISON  
01 47 14 54 54 - [www.mediatheque-rueilmalmaison.fr](http://www.mediatheque-rueilmalmaison.fr)

Retrouvez le Prix Don Quichotte sur  
<http://donquichotterueil.blogspot.fr>